

NELLY KAFSKY présente

HIPPOLYTE GIRARDOT
ELSA ZYLBERSTEIN
ÉMILIE DEQUENNE

JE NE RÊVE QUE DE VOUS

UN FILM DE LAURENT HEYNEMANN

AVEC LA PARTICIPATION DE
MATHILDA MAY GRÉGORI DERANGÈRE THOMAS CHABROL STÉPHANE BISSOT AVEC PHILIPPE TORRETON ET AVEC JÉRÔME DESCHAMPS

SCÉNARIO ET DIALOGUES DE LAURENT HEYNEMANN ET LUC BÉRAUD
LIBREMENT ADAPTÉ DE L'OUVRAGE JE VOUS PROMETS DE REVENIR DE DOMINIQUE MISSIKA © ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

CRÉATION SILENZIO © PHOTOS DAVID LOSAS © MAZEL PRODUCTIONS

Mazel
PRODUCTIONS

CANAL+

CINE+1

TV5MONDE

Pictanovo

Manon

SEMI-CINÉ 6

neyc

STRASBORN LUX

Talima

Amis

ARTE

LE CHÉRIER

REZOFILMS

WTFILMS

PROCREP

REZOFILMS

REZOFILMS

MAZEL PRODUCTIONS et REZO FILMS présentent

HIPPOLYTE
GIRARDOT

ELSA
ZYLBERSTEIN

ÉMILIE
DEQUENNE

JE NE RÊVE QUE DE VOUS

UN FILM DE LAURENT HEYNEMANN

FRANCE – COULEURS – 2018 – FORMATS : SCOPE / 5.1 – DURÉE : 1H40

SORTIE LE 15 JANVIER 2020

DISTRIBUTION

REZO FILMS

11, RUE DES PETITES ÉCURIES
75010 PARIS
TÉL. : 01 42 46 96 10

MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.REZOFILMS.COM

PRESSE

BCG

MYRIAM BRUGUIÈRE, OLIVIER GUIGUES,
THOMAS PERCY, WENDY CHEMLA

TÉL. : 01 45 51 13 00

BCGPRESSE@WANADOO.FR



©Photo : Mazel Productions

SYNOPSIS

1940. Janot Reichenbach abandonne mari et enfant pour lier son destin à celui tragique de l'homme dont elle est éprise depuis l'adolescence alors qu'il est menacé par l'arrivée au pouvoir des artisans de la Collaboration. Elle traversera l'Europe et sacrifiera sa liberté pour épouser l'homme qu'elle aime au camp de Buchenwald où il sera enfermé, et, avec lui, elle survivra à cette épreuve. Cet homme, c'est Léon Blum.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR LAURENT HEYNEMANN



©Photo : Mazel Productions

Vous avez réalisé beaucoup de films pour la télévision les années passées mais votre dernier film de cinéma, UN ALLER SIMPLE, remontait à 2001. Comment expliquer ce laps de temps assez long avant JE NE RÊVE QUE DE VOUS ?

Après UN ALLER SIMPLE avec Lorant Deutsch et Jacques Villeret, j'avais d'autres projets pour le cinéma mais je n'ai tout simplement pas réussi à les monter, à trouver un producteur qui veuille me suivre, notamment pour une histoire très

ambitieuse mais trop chère sur les Cathares, écrite avec Jean Cosmos... Et parallèlement à cela, on me proposait des sujets formidables à la télé ! Je fais partie d'une génération de réalisateurs qui a eu la chance de pouvoir travailler pour le petit et le grand écran en même temps ! J'ai donc eu l'opportunité de faire à la télévision des films intéressants et plaisants qui ont connu de gros succès... Ma carrière gratifiante à la télé m'a comblé sur mon désir de filmer. Or, le cinéma repose avant tout sur ce désir...

JE NE RÊVE QUE DE VOUS aborde aussi un sujet soi-disant tabou au cinéma, celui du film d'époque puisque c'est une fresque amoureuse qui se déroule durant la Seconde Guerre mondiale...

J'avais envie depuis longtemps de faire un film de cinéma sur un personnage féminin de la guerre 39-45 mais qui ne soit ni une résistante, ni une colabo. Je cherchais une « héroïne des sentiments »... Un ami m'a alors conseillé de lire *Je vous promets de revenir*, le livre de Dominique Missika.

Très vite, j'ai vu que je pourrais en faire un film : les rapports entre les personnages étaient formidables et je savais que la vie du couple Jeanne Reichenbach-Léon Blum prendrait par nature le dessus sur le côté historique. Pour moi, la télévision - lorsqu'elle aborde des sujets historiques - a un rôle, celui d'apprendre des événements au public, de provoquer une connaissance. Le cinéma n'a pas de rôle : il est là, comme toute œuvre d'art, pour emporter le public dans une émotion, un partage. Mais il est aussi utile lorsqu'il s'attache à éveiller la curiosité. J'espère que les spectateurs de JE NE RÊVE QUE DE VOUS auront envie de lire le livre de Dominique Missika, d'aller chercher d'autres informations sur nos personnages et sur le contexte historique. Nous avons évidemment mis de côté de nombreuses situations historiques et personnelles, notamment tout ce qui est lié au procès de Riom. Si j'avais traité ce sujet pour la télé, nous aurions eu de quoi en faire une série de six fois une heure, plus complète sur la connaissance historique mais moins forte sur l'intime relation que le spectateur entretient avec les personnages.

Vous avez d'ailleurs travaillé avec un co-scénariste, Luc Béraud...

Oui, parce que j'avais besoin d'un ami. Nous avons réalisé chacun notre premier long métrage, LA TORTUE SUR LE DOS et LA QUESTION la même année et nous passons peu de temps de notre vie sans nous voir ou nous parler. Luc a accepté de passer beaucoup de temps avec moi à décoriquer le bouquin de Dominique Missika et à nous documenter par de nombreuses lectures. Il a aussi veillé à écarter du film tout le côté reconstitution de la guerre au profit de l'aventure humaine des personnages. Il est de plus un remarquable dialoguiste. Nous sommes arrivés à

un premier script énorme et boursouflé, bourré d'anecdotes, mais trop riche. C'est à ce moment que j'ai appelé Nelly Kafsky pour lui proposer ce projet autour d'un déjeuner.

Nous avons déjà travaillé ensemble sur deux films, RENÉ BOUSQUET avec Daniel Prévost pour Arte en 2006 et LE ROI, L'ÉCUREUIL ET LA COULEUVRE film dans lequel Lorànt Deutsch jouait Fouquet et Thierry Frémont, Colbert, en 2009. Je lui ai parlé de notre sujet, de mon désir de refaire du cinéma. Elle m'a de suite dit oui, avant la fin du repas. Et je ne l'ai pas regretté. Il faut savoir qu'il se sera passé cinq ans entre ce déjeuner et la sortie de notre film. Pendant tout ce temps elle m'a accompagné fidèlement sur les différentes étapes du scénario, et sur le casting. Elle a porté et financé ce film petit bout par petit bout, surmontant les refus, écartant les mauvaises ondes et l'arrogance de certains décideurs. Elle a su se trouver des vrais partenaires fidèles et enthousiastes, et ce film n'existerait pas sans sa passion et sa ténacité.

Dans JE NE RÊVE QUE DE VOUS, la petite histoire d'un amour trouve sa place au sein de la grande Histoire d'un pays, au cœur d'une période noire et terrible pour la France...

C'est une période noire mais aussi très compliquée. Lorsque nous parlons aujourd'hui avec des gens qui s'intéressent à l'Histoire ou qui ont des parents qui l'ont vécue, nous nous rendons compte que rien n'était simple à cette époque ! L'attitude du Maréchal Pétain, la rivalité des mouvements de résistance, la collaboration, la Résistance : vous ne trouverez pas une pensée unique sur la guerre de 40... Je retrouve cette complexité dans les sentiments humains et c'est ce qui m'a attiré dans l'histoire de Janot. Quel destin biscornu ! C'est quand même une femme

qui quitte son mari, son enfant pour suivre un type dont elle est obsédée de façon monomaniaque. Et cette obsession se traduit par un comportement extrêmement protecteur, presque maternel vis-à-vis de Blum qui a 27 ans de plus qu'elle. Elle renverse une situation amoureuse alors que leur différence d'âge est très importante. Elsa Zylberstein a parfaitement su incarner cela, avec aussi des moments très infantiles... Bref, cette complexité des sentiments prend et donne du sens au film, parce qu'elle s'imbrique, se superpose, se connecte avec ce qu'on appelle la grande Histoire, et en devient comme une représentation.

Avec à la base une folie : vivre cette passion jusque dans l'ancre de la machine nazie à Buchenwald...

Mais je crois que dans cette passion irrépressible et périlleuse, Jeanne a en fait aidé Blum à continuer à vivre. Vous savez, il était au plus bas politiquement au moment du début de la guerre, avec très peu de soutien au sein même du Parti Socialiste. Alors que Jeanne n'était pas du tout engagée politiquement, sa passion l'a aidé à surmonter cette dépression politique.

Ce que vous montrez en revanche, c'est comment cette classe politique en pleine déroute au moment de la débâcle puis du régime de Vichy, parvient tout de même à se parler et travailler même en ayant des convictions opposées. C'est le cas de Blum et de Mandel...

Ça, nous ne voulions pas passer à côté, notamment les scènes à Buchenwald, où en effet se sont retrouvés, détenus ensemble, les adversaires politiques de l'avant-guerre. Les historiens sont formels sur cette triste période : l'idée de la

République Française est restée vivante, malgré le régime de Vichy. Nous avons aussi voulu montrer d'autres femmes qui ne lâchaient rien. Renée Blum bien sûr, mais aussi Béatrice Bretty, la compagne de Georges Mandel, Madeleine Zay dont le mari est en prison, la chanteuse Cora Madou sont les plus connues. Mais nous avons aussi voulu esquisser quelques portraits, notamment la patronne de l'auberge d'Urds près du fort du Portalet qui veut faire évader Blum, et Augusta Brüchlen, la compagne de Léon Jouhaux, qui voyage avec Janot vers l'Allemagne.

Si l'on parle de vos comédiens, il faut commencer par Elsa Zylberstein que vous évoquiez tout à l'heure, dans le rôle de Jeanne Reichenbach...

Elsa a un sens du rythme inouï. C'est un véritable don et c'est pour cela qu'elle est formidable dans les comédies, et ce qu'elle a de singulier et d'inattendu, c'est qu'elle sait mettre cette énergie au service de films dramatiques en les aidant à échapper au ronronnement pathétique. Son engagement est tout aussi exceptionnel. Je peux vous dire qu'elle y va pied au plancher ! En tant que metteur en scène, mon souci était de calmer sa fougue et de lui faire accepter que tout ne se joue pas dans la sincérité exacerbée. Il paraît que Romy Schneider était comme ça... Ce sont des actrices qui ont d'abord besoin d'en donner trop pour ensuite trouver leurs repères et offrir la bonne émotion au spectateur. C'est un travail passionnant pour un réalisateur de canaliser ce flot de générosité et de don de soi au fil des prises... Et cette façon d'approcher le rôle ne fonctionne que grâce à son extraordinaire faculté de concentration. Elsa est aussi une grande bossue... Chaque soir elle venait me retrouver à ma table à l'hôtel, puisqu'en tournage je ne sors jamais dîner à l'extérieur, et nous travaillions sur

le scénario pour le lendemain. Elle proposait d'ailleurs des nuances très intéressantes sur le personnage via son regard de femme. Ne croyez pas que ce travail d'appropriation des dialogues et des sentiments me donnait l'impression d'empiéter sur ma vision du film. Pour moi, les acteurs ont très souvent raison : ils en savent plus que nous sur les personnages puisque ce sont eux qui jouent ! Un réalisateur est là pour les écouter, les regarder, les aimer, les encourager, les recadrer peut-être, mais pas pour les brimer.

Comment parleriez-vous d'Hippolyte Girardot qui incarne Léon Blum ?

Comme d'un acteur très intelligent ! J'ai eu la chance de travailler avec deux comédiens qui comprenaient instinctivement le film dans lequel ils jouaient, avant même de comprendre leur rôle : Michel Piccoli et Hippolyte Girardot. Ils ne sont pas du tout dans la psychologie du personnage, mais dans le film... Je sais qu'Hippolyte a beaucoup aimé Blum et je l'admire car il a compris ce que je souhaitais faire, jusque dans la technique de ce tournage, la manière dont je plaçais la caméra ou choisissais mon plan. Il voit tout cela au-delà de ce qu'il a à jouer...

Vous ressentiez une certaine responsabilité à lui faire incarner un personnage aussi important historiquement que Léon Blum ? À l'inverse, on sait peu de choses de Jeanne Reichenbach donc l'enjeu n'était sans doute pas le même vis-à-vis d'Elsa Zylberstein ou d'Hippolyte Girardot...

Il existe très peu d'images de Janot de l'époque, juste une photo prise dans un jardin de Riom. On ne la connaît pas donc nous pouvions nous éloigner de la réalité. A contrario, Blum a laissé une

image dans la mémoire collective, même si elle est diffuse aujourd'hui. C'est une silhouette, un chapeau, des lunettes rondes, une moustache et il ne fallait pas nous tromper là-dessus. Au départ, notre idée était de styliser ce souvenir de lui, sans tomber dans la caricature. Il me fallait une bonne costumière qui partage cette idée (Edith Vesperini), et un acteur (Hippolyte Girardot), qui accepte et comprend que, par exemple dans les scènes de Bourrassol, nous faisons porter au personnage de Blum des pantalons trop courts pour montrer visuellement que l'enfermement étriquait sa vie.

Autre personnage important du film, la belle-fille de Léon Blum, jouée par Émilie Dequenne...

J'étais très heureux qu'Émilie accepte le rôle. C'est Nelly Kafsky qui a rencontré par hasard à Cannes son agent Danielle Gain et lui a dit que nous cherchions une actrice pour ce rôle, et Danielle lui a proposé Émilie en disant que ça fonctionnerait très bien entre nous ! C'est exactement ce qui s'est passé... Là aussi, la ressemblance physique entre Renée et Émilie est fictive : la bru de Blum était mince alors qu'Émilie est plantureuse, mais ça n'a aucune importance, elle est parfaite pour le personnage. Pour moi, c'est la future Simone Signoret... C'est une comédienne qui a débuté adolescente chez les frères Dardenne et qui a été projetée dans la vie adulte, en assumant et diversifiant son parcours d'actrice. Je suis très admirateur de son jeu non pas naturel mais naturaliste. Émilie parvient à rendre poétique des situations du quotidien... J'aimerais beaucoup tourner de nouveau avec elle.

Il faut aussi dire un mot de la participation de Philippe Torreton.

Philippe Torreton est un acteur qui donne l'impression de tout contrôler, il canalise. Physiquement il ressemble au personnage : un brun, bourru, malin ! Je voulais aussi un acteur qui ait une certaine autorité un peu moqueuse et ironique. Philippe a ça aussi... C'est une scène très dense pour laquelle nous n'avions qu'une journée de tournage. Il a impressionné toute l'équipe. À l'heure du déjeuner, c'était plié : il avait tout compris, tout prévu, jusqu'à la manière dont Laval tente une approche amicale lorsque Janot entre dans la pièce ou signe l'autorisation d'aller rejoindre Blum à Buchenwald... Pour la petite histoire, sa fille Marie, très bonne comédienne, joue également dans le film : elle interprète le rôle de Madeleine Zay lors du récital de Cora Madou à l'hôtel de Riom...

Je voudrais dire aussi un mot sur Jérôme Deschamps. Lorsque je lui ai proposé le rôle de Georges Mandel, il m'a demandé pourquoi j'avais pensé à lui. Je lui ai répondu que l'idée ne venait pas de moi mais du directeur de casting, Gérard Moulévrier, à qui j'avais donné comme orientation et comme directive de ne pas me proposer un acteur qui n'aurait eu aucune relation avec le pouvoir. Or, Jérôme a dirigé une troupe - La compagnie des Deschiens -, il a été Président de la commission d'avance sur recettes, directeur de l'Opéra-Comique. Il sait ce qu'est un ministre et ça se voit dans sa façon de jouer, lucide sur les relations humaines et en retenue sur les sentiments.

Si l'on regarde votre filmographie, télévisée ou cinéma, on remarque que votre caméra a souvent croisé des personnages historiques : Léon Blum ici mais aussi Bousquet, Fouquet, Chirac, Giscard,

Mendès-France. Savez-vous ce qui vous intéresse tant dans ces destins-là ?

C'est avant tout les rapports des individus face à l'Histoire qui me passionnent, m'émeuvent et m'interpellent, comme les rapports sexuels fétichistes passionnent Buñuel ou les rapports entre les pères et leurs enfants bouleversent Tavernier ! Jean-François Robin, le directeur de la photo (qui fut l'opérateur de Cavalier, de Sautet et bien d'autres) dit que mes films me ressemblent. Quand je tournais avec lui le téléfilm sur Pierre Bérégovoy avec Daniel Russo, j'avais écrit sur la couverture de mon scénario cette phrase qu'aurait dit Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi ». Et j'ai l'ambition de faire partager cette émotion au spectateur.

Puisque l'on parle d'émotion, un mot pour terminer sur la musique composée pour JE NE RÊVE QUE DE VOUS par Bruno Coulais...

Bruno est un compagnon de route et un ami proche depuis des années. Nous nous sommes connus en 1983 grâce à une amie commune. Il travaillait alors exclusivement pour les films de pub. Je dîne avec cette femme et Bruno (décidément il y a beaucoup d'événements de ma vie qui se passent autour d'un repas)... Je fais la connaissance d'un jeune type qui comprend tout ce que je dis ! Je l'invite à la maison et je lui fais écouter les musiques de Philippe Sarde avec qui j'avais fait plusieurs films et qui est le compositeur qui m'a appris la musique de films, sa pertinence et sa dramaturgie... C'est l'époque où je commençais à faire de la télévision. C'est Bruno qui a fait la musique de MEURTRE POUR MÉMOIRE (1984) et depuis, nous ne nous sommes plus quittés. Il dit d'ailleurs que pour s'endormir il ne compte pas les moutons mais les films que nous avons

faits ensemble ! C'est devenu un intime : s'il était bloqué au Pôle Nord, Bruno pourrait compter sur moi et vice-versa... C'est un compositeur très demandé mais il s'est toujours libéré pour m'accompagner, même sur un épisode de « L'Instit » (dont la musique est une fanfare) ! C'est la première personne qui a vu JE NE RÊVE QUE DE VOUS, avant même Nelly Kafsky ma productrice. Pourquoi ? Parce qu'il a une relation rythmique et organique avec ce qu'il voit... Sa vision du film n'est jamais narrative. Son ressenti permet d'inspirer la monteuse (Marion Monestier), et de l'accompagner s'il faut supprimer une scène, en raccourcir ou en allonger une autre... Je ne voulais pas d'une musique d'époque mais une vraie création qui emmène l'intrigue vers le tragique comme dans un tourbillon... Et ce qu'il a réalisé est magnifique ! Il sait que j'aime par-dessus tout le lyrisme sans pathos. Et puis, Bruno a du culot. Il aime toutes les musiques du monde. Nous n'oublions pas son travail avec les chorales corses, son utilisation d'instruments d'autres univers comme le balafon ou ses partitions délicates et simples, son goût pour la chanson populaire ou sa collaboration avec Akhenaton. Il se lance des défis : pour la chanson interprétée par Mathilda May, nous avons enregistré dans un petit studio avec Bruno au piano d'un côté et Mathilda au micro de l'autre. Dans cet exercice, il la suivait comme tout accompagnateur doit suivre la chanteuse, si elle ralentit ou accélère. Lorsque nous avons finalisé la musique du film, j'ai souhaité que, dans le générique de fin, on puisse entendre ce titre merveilleux. Il m'a donné son accord mais a voulu la réenregistrer dans une véritable orchestration avec des cordes, qu'il a écrite dans la foulée. Nous étions à Sofia en Bulgarie, Mathilda ne pouvait nous rejoindre mais nous avons sa voix et l'orchestre a suivi cette voix. En deux prises, nous avons notre version finale ! J'ai aimé cette nouvelle preuve de son culot et de sa sensibilité.

ENTRETIEN AVEC ELSA ZYLBERSTEIN



©Photo : Mazel Productions

En voyant le film, le public va découvrir le destin incroyable de Jeanne Reichenbach et sa passion pour Léon Blum. Connaissez-vous cette histoire, qui servait de trame au livre de Dominique Missika ?

Le hasard fait que j'ai grandi à Jouy-en-Josas, là où Jeanne et Léon se sont installés et ont vécu après la guerre, donc quand Nelly Kafsky la productrice m'a appelée pour me demander si je connaissais Blum, je lui ai répondu que oui, parce que cette petite ville, c'est toute mon enfance, mes parents

y vivent toujours... En revanche, j'ai découvert qui était Jeanne Reichenbach et j'ai été sidérée par son destin et son aura romanesque et quel drôle de hasard qu'on me propose de l'incarner au cinéma, moi la jeune fille de Jouy-en-Josas. Je ne crois pas au hasard et cette synchronicité m'a paru assez troublante... J'ai donc lu le scénario de Laurent Heynemann et Luc Béraud, que j'ai trouvé très beau, romanesque, fort, original. J'avais le sentiment de pouvoir aborder l'Histoire grâce à la petite histoire...

Oui parce que la passion entre Jeanne Reichenbach et Léon Blum s'inscrit au cœur de la Seconde Guerre mondiale et débute à l'écran au moment de la capitulation française en 1940...

C'est l'histoire d'amour improbable entre une femme qui a 27 ans de moins que l'homme qu'elle aime, obsédée par lui depuis ses 16 ans et qui va décider de le suivre à travers la débâcle jusqu'à Buchenwald où elle va l'épouser ! L'amour de Jeanne pour Blum n'avait aucune limite et la guerre n'en était pas une...

Jeanne Reichenbach se dit dans le film prête « à tout sacrifier » pour suivre l'homme qu'elle aime, même dans la détention... Comment la voyez-vous en tant que femme ? Elle vous touche, vous intrigue ?

Blum lui dit à un moment : « vous êtes irrésistible » et j'aime ce mot... Pour moi, Jeanne est une femme incandescente, passionnée, une amoureuse sans limite, presque inconsciente. Il y avait en elle une dimension qui m'intéressait : celle d'une certaine folie. Elle me fait penser à Adèle Hugo... J'en ai parlé à Laurent et je lui ai dit qu'une femme qui accepte de tout sacrifier, (y compris son fils qu'elle laisse partir à l'étranger avec son second mari), doit avoir une grande dimension d'héroïne libre empreinte de folie. Et justement Jeanne Reichenbach était très libre pour son époque : elle s'était déjà mariée deux fois... Avec Blum, elle fait preuve d'un amour très égoïste, obsessionnel. Je voulais explorer cet aspect presque inconséquent de sa passion pour lui... Elle est tout de même allée voir Laval pour lui demander la permission d'épouser Léon à Buchenwald ! Certes, on ne savait pas tout ce qui se passait à l'époque dans les camps de concentration mais tout de même : son geste est totalement déconnecté de la réalité. Pour moi, c'est une forme de folie...

Et vous la comprenez ?

Je crois que dans certaines situations, on peut ignorer le danger ou tout simplement ne pas le voir. Regardez les photographes de guerre ou les bénévoles qui partent faire de l'humanitaire dans des zones du globe extrêmement risquées. Ils se sentent portés, en mission : Jeanne a cela en elle... Sans traverser évidemment ce qu'elle a connu, j'ai

moi-même fait des choses assez folles par amour. À un moment, la situation vous échappe, devient « irrésistible » justement, incontrôlable. J'ai pu aimer quelqu'un au point de m'oublier, de refuser des films... C'est une dimension de l'amour que je peux comprendre donc en cela, Jeanne me touche, car elle ne peut tout simplement pas faire autrement : c'est son destin...

Jeanne Reichenbach s'est suicidée en 1982. Elle avait des enfants et même une petite-fille que l'on voit à la fin du film. De quelle manière avez-vous préparé le rôle ? Avez-vous voulu rencontrer ses descendants ?

J'ai d'abord lu le livre de Dominique Missika, en disséquant chaque information qu'il contient sur Jeanne et en notant tout dans un cahier. J'ai ensuite appelé Dominique en lui demandant de m'expliquer certaines choses que je comprenais mal. Ensuite, une fois nourrie de tout cela, j'ai demandé à Laurent de parfois aller vers quelque chose de plus viscéral, de moins écrit : je voulais que le spectateur puisse sentir la passion brûler cette femme de l'intérieur. Quant à rencontrer les enfants ou petits-enfants de Jeanne, je n'y ai pas forcément pensé parce que je n'imaginai tout simplement pas qu'il existait encore des descendants. Je suis toujours en quête de vérité quand je dois jouer un personnage qui a vraiment existé, mais il n'y avait pas beaucoup de documents disponibles sur Jeanne Reichenbach à l'inverse du couple qu'elle a formé avec Blum. J'ai également lu un livre offert par une amie, les mémoires de Tereska Torrès, la femme de Georges Torrès le fils de Jeanne. J'y ai trouvé d'autres détails importants à mes yeux... Mais au fond, il fallait aussi inventer l'histoire d'amour entre Jeanne et Blum car ce qui s'est passé entre eux durant ces années

de guerre, c'est de l'ordre de l'intime. Et en cela, le livre de Dominique Missika et le scénario de Laurent et Luc étaient un formidable matériau...

Est-ce que l'aspect physique du personnage, sa manière de se vêtir ou de bouger vous ont aidé pour pouvoir l'incarner à l'écran ?

Oui bien entendu. Au début du film, on montre Jeanne comme elle était : une bourgeoise qui a toujours été mariée à des hommes riches, très gâtée par la vie. Je voulais donc qu'elle porte des vêtements bien coupés... Mais quand elle quitte tout pour Blum, Jeanne n'emporte que quelques effets personnels. Elle quitte tout en se moquant de ce qu'elle laisse derrière elle... Donc au fur et à mesure du film, l'apparence importe de moins en moins. Son côté très apprêté laisse la place à quelque chose de plus naturel. Jeanne ne se coiffe plus, ne se maquille plus, porte des vêtements froissés, des robes simples... Pour moi, c'est une femme qui va vers elle-même. Petit à petit, elle enlève tous les oripeaux, les masques. Son rendez-vous avec Laval constitue son dernier numéro de bourgeoise, son ultime masque de scène. Ensuite, l'apparat ne compte plus, seule la vérité l'importe...

Il y a également ces scènes qui se déroulent durant la détention de Blum et d'autres responsables politiques au fort du Portalet dans les Pyrénées-Atlantiques et où les femmes de ces prisonniers se retrouvent le soir dans une pension de famille pour dîner et même chanter...

Ces scènes sont très jolies et mettent en avant la solidarité entre ces femmes, sur l'air du « on va y arriver » ! Ces épouses, ces compagnes ou ces

filles ont été très utiles aux détenus dont vous parlez. J'aime beaucoup notamment le rapport entre Jeanne, mon personnage, et celui de la belle-fille de Blum, jouée par Émilie Dequenne. Au début, elles ne peuvent pas se supporter mais toutes deux vont apprendre à s'apprivoiser, se connaître et finalement s'apprécier. Jeanne et elle étaient de la même génération et chacune était en quelque sorte un peu jalouse de l'amour que l'autre portait à cet homme...

Parlons de vos partenaires et justement pour commencer d'Hippolyte Girardot qui incarne Léon Blum dans le film...

J'ai rencontré Hippolyte il y a une quinzaine d'années lors du tournage de MODIGLIANI, un film que j'adore, avec Andy Garcia dans le rôle du peintre et dans lequel il jouait Maurice Utrillo. Il était bluffant dans le rôle... Quand j'ai su qu'Hippolyte allait jouer Blum, j'ai trouvé l'idée formidable et en le voyant avec la moustache, les lunettes, le chapeau j'ai été totalement convaincue. Il a réussi à trouver l'apparence mais aussi l'esprit de cet homme qui était tout de même beaucoup plus vieux que Jeanne au moment où le film débute.

Vous êtes séparés durant toute une partie du film : comment avez-vous procédé tous les deux ? Avez-vous voulu garder justement un peu de distance hors caméra pour mieux jouer les retrouvailles devant ?

Quand je travaille sur un film, je reste très concentrée, dans ma bulle. Pour JE NE RÊVE QUE DE VOUS, nous avons en plus des horaires assez chargés avec un temps de tournage court pour un film historique donc j'essayais de me préserver

le soir. Quand Nelly Kafsky était là, elle se chargeait d'organiser des dîners pour nous réunir mais sinon Laurent dînait chaque soir à la même table, seul ! Il disait simplement : « ceux qui veulent me rejoindre sont les bienvenus »... Mon rituel était de travailler mon texte pour le lendemain dans ma chambre pendant une bonne heure après la journée de tournage. Ensuite je descendais vers 21h15 prendre l'entrée avec lui durant 45 minutes puis je remontais avec le plat avant de me coucher tôt ! Hippolyte lui était dans un autre hôtel donc c'est vrai que nous nous sommes peu vus hors plateau mais ça n'a pas desservi le film ni notre relation car il fallait être très rigoureux sur ce tournage et j'ai eu l'impression d'entrer presque en religion, ce qui ne me dérange absolument pas pour un film !

Vous évoquiez tout à l'heure : revenons à Émilie Dequenne qui joue la belle-fille de Léon Blum...

Une merveille d'actrice et de femme. Quelqu'un de très généreux. Je l'avais découverte comme tout le monde à l'époque chez les Dardenne et en la côtoyant, j'ai adoré son côté sain. C'est une belle actrice, qui cherche sans cesse et écoute ses partenaires. Émilie est toujours dans la générosité, la bienveillance. J'aime beaucoup la dimension « good girl » assez peste et carrée qu'elle a su donner à son personnage, avant de s'ouvrir et d'accepter de découvrir Jeanne et sa passion irraisonnée.

Un mot aussi de Philippe Torreton, impressionnant en Pierre Laval dans la scène de votre face-à-face...

J'ai adoré jouer ce moment avec lui. Il m'a littéralement glacée... Philippe était tellement juste et fort qu'il m'a imposé un climat. C'était très

intéressant pour moi en tant qu'actrice... C'est lui qui a donné la note et j'ai réagi immédiatement en le suivant dans ce ton-là. Et puis pour un tel acteur, venir faire une scène dans un film, je trouve ça formidable. C'est quelque chose de très commun aux États-Unis, nous devrions pratiquer cela plus souvent en France. Regardez tout ce que mon second rôle dans TOUT LE MONDE DEBOUT de Franck Dubosc m'a apporté...

Évoquons aussi bien entendu votre metteur en scène, Laurent Heynemann...

Je dirais que Laurent est un drôle d'animal ! C'est un grand timide, un vrai pudique mais aussi un surdoué très brillant. Il me fait penser à un petit garçon dans un corps d'adulte ! C'est un metteur en scène dont les films disent toujours des choses importantes, presque politiques, que ce soit au cinéma ou à la télévision... Ici, il met à l'honneur Léon Blum, l'inventeur des congés payés, un symbole de la gauche. Je veux d'ailleurs féliciter Nelly Kafsky la productrice de s'être battue pour que JE NE RÊVE QUE DE VOUS se fasse pour le grand écran. Il lui a fallu du courage et de la ténacité... Je crois moi que les spectateurs ont besoin de contenu, d'histoires fortes et romanesques. Or il n'y en a plus beaucoup... Le public français de plus est très éduqué et ce film-là devrait faire son chemin... Bref : pour en revenir à Laurent, j'ai beaucoup aimé la manière dont il a soigné ce film qui est à la fois classique, rigoureux mais aussi totalement romanesque, élégant et au service de son sujet. Cette histoire procure une vraie émotion, qui expose celle de Jeanne et sa quête éperdue d'amour...

C'est aussi à sa manière un personnage historique : avez-vous une pression supplémentaire quand vous devez jouer une femme qui a réellement existé ?

Il y a évidemment l'obligation de respecter la personne, ce qu'elle a fait et le souvenir qu'elle a laissé au sein de sa famille mais dans le cas de Jeanne Reichenbach, personne aujourd'hui ne se souvient vraiment de ce à quoi elle ressemblait et, nous le disions au début, beaucoup de spectateurs vont même découvrir son existence. Donc je n'avais pas ce genre de pression-là... Ensuite, et comme d'habitude, j'étais obsédée par la justesse des situations et du jeu d'actrice. C'est toujours ce travail de vérité qui me passionne dans ce métier... Mon travail en amont a été de me documenter le plus possible, de faire une sorte d'enquête pour digérer tout cela et de le retranscrire du mieux possible. Pour le cas de Jeanne, je me suis posé quelques questions en découvrant sa vie : elle avait épousé deux hommes avant Blum. Est-ce que ça faisait d'elle une femme frivole pour autant ? Ses deux premiers maris étaient fortunés. Est-ce qu'elle aimait l'argent pour autant ?

Vous le disiez, l'histoire d'amour de Jeanne et Blum traverse l'Histoire tout court et une période noire de la France. Notre époque actuelle voit remonter à la surface des idéologies qui parfois rappellent de très mauvais souvenirs : ce film a aussi le mérite de faire que l'on n'oublie pas les horreurs du passé, même si c'est avant tout une fresque romantique...

Il n'y a jamais assez de films qui évoquent cette période : il est important de ne pas oublier et

de rappeler aux jeunes générations ce qui s'est passé en France. C'est d'ailleurs une réflexion universelle qui est évoquée dans le film. Je discutais récemment avec une amie qui fait de l'humanitaire en Irak et qui me racontait ce qu'elle a vu à Mossoul... J'imagine que là-bas, il y a aussi des destins compliqués, tragiques, de couples qui s'aiment mais qui ne sont pas du même bord et doivent braver des interdits, risquer leur vie pour se retrouver. Ça existe aussi certainement entre Israéliens et Palestiniens... Sur tous les fronts du monde on peut trouver des histoires aussi dingues que celle de Jeanne et Léon même si, c'est vrai, la détention de Blum à Buchenwald s'est déroulée dans des conditions qui n'avaient rien à voir avec l'horreur des baraquements de déportés. Mais on voit dans le film que Mandel, un de ses compagnons de détention, est lui emmené et abattu par la Milice... Léon Blum constituait sans doute une sorte de monnaie d'échange pour les autorités de la collaboration et il a pu en réchapper mais il a craint chaque jour de subir le même sort, d'autant que Jeanne Reichenbach était juive. Cela rend son geste d'amour encore plus fou : elle se jette dans la gueule du loup pour retrouver l'homme de sa vie...

ENTRETIEN AVEC HIPPOLYTE GIRARDOT



©Photo : David Koskas

Pour le spectateur du film, le fait que vous soyez Léon Blum à l'écran est de suite une évidence. Mais pour vous comédien, endosser le costume de cet homme qui appartient à l'Histoire de France, était-ce si évident ?

Il y a toujours un enjeu à incarner un homme qui n'est pas un personnage de fiction. C'est d'abord un personnage historique avant d'être celui d'un film... D'emblée, le public s'approprie la figure de ce personnage et pense savoir à quoi il ressemble. Je le comprends très bien, étant

moi-même capable de ce genre de réaction ! Quand on doit jouer ce type de rôle, il faut avoir confiance dans le scénario et dans la manière dont ce personnage va apparaître dans le film. Si l'on parle de Léon Blum, on parle d'un homme qui est finalement très peu connu : il est célèbre, identifié, (une petite moustache, des lunettes rondes, un chapeau, un air souriant), mais pas grand-chose de plus... Il y a peu d'images ou de sons de lui : à peine 2 ou 3 minutes où on le voit parler et à peu près autant où on entend sa voix, des photos et c'est tout. Cela veut dire

que l'image cinématographique de Léon Blum est rare ! Donc pour moi, l'enjeu d'incarner ce personnage au risque de choquer ou de gêner n'existait pas...

En quoi alors a consisté votre travail pour devenir Léon Blum, au-delà évidemment du scénario et du livre de Dominique Missika ?

Pour moi, la base c'est toujours et avant tout le scénario. Dans celui du film de Laurent Heynemann,

Blum n'apparaît pas principalement comme une figure politique, il est montré comme un homme amoureux de Jeanne Reichenbach. À partir de là, les choses se font très naturellement : j'ai plus de scènes sentimentales à jouer avec Elsa que de scènes politiques avec le peuple français ou les autres dirigeants de l'époque...

Oui mais dans le même temps, le film montre combien au moment de l'Occupation et de la collaboration, Léon Blum était un homme détesté à qui l'on reprochait d'avoir vendu la France...

Blum est très atypique au sein de la classe politique : au départ, c'est un avocat de formation, une sorte de haut fonctionnaire de la littérature, très ami avec Marcel Proust, un grand « stendhalien » mais aussi un vrai socialiste, engagé très tôt aux côtés de Jaurès, défenseur de Dreyfus, bref un homme intègre avec de vraies convictions. Et puis il est juif... Et dans cette France des années 40, le juif est détesté, l'antisémitisme est extrêmement violent. Or Blum a donné avant la guerre des avantages aux ouvriers (avantages qui existent encore aujourd'hui), il a créé le premier Ministère de la Culture confié à Jean Zay et quand survient la débâcle de 1940, on lui reproche tout cela, en l'accusant comme c'est évoqué dans le film, d'avoir réduit le budget de l'armement...

Cet homme politique juif, amoureux d'une jeune femme juive est donc placé en résidence surveillée aux abords du camp de Buchenwald, en compagnie d'autres responsables comme Georges Mandel qui lui sera assassiné...

Que Mandel soit parti avant Blum n'est pas le

fruit du hasard : il a été sauvé par le gong ! Si la Libération avait eu lieu quelques mois plus tard, sans doute Blum aurait été lui aussi exécuté. S'il a été d'une certaine manière « protégé », c'est parce que pour les Allemands, il constituait encore une sorte de monnaie d'échange. Mais à la tête de l'État français de la collaboration, certains n'ont jamais cessé de réclamer sa tête...

Revenons à l'homme amoureux que vous jouez dans *JE NE RÊVE QUE DE VOUS* : quel est votre sentiment sur ce Blum méconnu que montre le film ?

Je me mets à la place du spectateur, face à une figure politique emblématique que l'on dépeint avant tout comme un homme amoureux. Cela me paraît aussi incongru que si l'on voyait nos parents faire l'amour ! Le mythe de Blum, sa fonction, tout ce que nous projetons nous empêchent quasiment de le considérer comme un être humain normal, avec ses faiblesses et ses élans, ses pulsions... Je ne pouvais donc pas me demander comment je devais l'interpréter mais suivre fidèlement le scénario qui imaginait des scènes le montrant dans cet état amoureux...

Est-ce que son amour pour Jeanne, comme il est dit dans le film, vous paraît déraisonnable ?

Non, pas du tout. La folie de l'amour de Jeanne Reichenbach pour Blum se traduit par la volonté de toujours essayer de rejoindre son amant. Elle est prête à se faire enfermer avec lui, elle traverse la France occupée, elle laisse partir son fils, elle obtient même un rendez-vous avec Laval... Mais le film ne montre pas la même chose de la part de Léon Blum. Jamais il ne tente de s'évader

pour rejoindre sa belle ! Je pense moi que la différence d'âge entre Jeanne et Blum était pour lui vertigineuse. Arrivé à ce moment de sa vie professionnelle et personnelle (n'oublions pas qu'il était extrêmement libertaire pour l'époque et qu'il a écrit un livre intitulé *Du mariage* qui prônait quand même des relations amoureuses et sexuelles avant le mariage pour évaluer la force de l'engagement !), il y avait sans doute quelque chose de presque amoral à aimer cette femme beaucoup plus jeune et de l'entraîner dans tout ce qu'il a traversé durant la guerre. J'imagine qu'il a dû se poser plusieurs fois la question : « ne suis-je pas le dernier des égoïstes pour imposer à Janot cette vie terrible et peut-être sans avenir ? ». Je pense que la réponse qu'il apportait, eu égard à ce que j'ai pu lire dans ses écrits ou ses textes, c'est que Blum se refusait à juger l'amour... Ni le sien, ni celui de Jeanne. C'est pour moi une magnifique leçon amoureuse : on ne doit pas juger l'amour car il relève de l'intime et dépend de chacun d'entre nous. Pour Léon Blum, sa relation et sa vie avec Jeanne Reichenbach était la preuve que l'amour peut tout et c'est ce qui m'a guidé dans la manière dont j'ai vécu mes scènes avec Elsa...

Parlons d'elle justement : quelle partenaire de jeu a-t-elle été sur ce tournage ?

Elsa Zylberstein et Jeanne Reichenbach ont un point commun : la passion. Pour Elsa, interpréter un rôle au cinéma est une raison de vivre, elle s'y consacre entièrement. Et quand je dis « consacre », c'est avec beaucoup de respect. Incarner le rôle de Jeanne, qui elle-même a consacré sa vie à son amour pour Blum, était donc pour Elsa un élément de confort dans lequel elle a pu s'épanouir... Je suis certain qu'elle aurait beaucoup plus

de mal à jouer quelqu'un de glacé, d'indifférent car elle est tout le contraire : elle est très impliquée, engagée dans son travail. À côté de cela, au quotidien, c'est une femme que je connais depuis longtemps, qui me fait beaucoup rire car elle a énormément d'humour sur les situations et vis-à-vis d'elle-même, ce qu'on ignore un peu... Elsa est une camarade de jeu très concentrée sur ce qu'elle a à faire mais également à l'écoute de ses partenaires. On peut compter sur elle dans des scènes moins évidentes. Je parlerais d'Elsa comme d'un bon soldat ! Elle est capable de déployer une énergie considérable dans un engagement passionné et passionnel...

C'est aussi votre méthode ?

Non, pas du tout et c'est ce qui était intéressant ! Je ne sais pas du tout comment se comportait Léon Blum ou Jeanne Reichenbach mais je trouve en regardant le film que leur couple fonctionne très bien. Elle totalement volcanique et lui sur une certaine réserve. Cette complémentarité de caractère est aussi la nôtre avec Elsa... J'ai toujours du mal à parler de ma « méthode » de travail : je crois que chaque film crée sa propre méthode et comme dans la vie en général, je ne crois pas qu'il y ait des règles...

Un mot aussi d'Émilie Dequenue qui incarne votre belle-fille dans le film...

Nous nous connaissions très peu et j'ai découvert une femme assez étonnante. Elle a une présence très douce, agréable, jamais envahissante.

On la sent très concernée par sa famille et sa vie en dehors du plateau mais quand la scène commence, elle opère une transformation totale et très surprenante. D'un coup, c'est comme si un animal s'éveillait en elle et elle devient alors son personnage.

Tout cela donc devant la caméra de Laurent Heynemann, avec qui vous aviez déjà travaillé pour la télévision...

Laurent n'avait pas fait de film de cinéma depuis longtemps mais c'est un des metteurs en scène qui a le plus tourné pour le petit écran. J'estime que c'est un métier que l'on doit pratiquer pour s'en réclamer : c'est vrai pour un réalisateur comme pour un acteur ! N'oublions pas que nous sommes des artisans... Nous avons une véritable entente avec Laurent Heynemann, à la fois sur la vie et ce métier, avec humour et distance et nous rions beaucoup ensemble. Pour ce film, je savais qu'il avait peaufiné son scénario avec Luc Béraud de la meilleure des façons et il a été d'un appui essentiel dans mon travail sur ce sujet particulier.

Et c'est d'ailleurs rassurant que ce style de film historique et romanesque puisse sortir à une époque où les producteurs sont assez frileux...

Absolument et aussi bien Laurent que Nelly Kafsky la productrice sont des gens animés d'une foi inébranlable pour cette histoire et l'importance de la mener à bien. Croyez-moi, j'ai constaté que cette foi pouvait soulever des montagnes ! En fait, ce qui est rassurant, c'est que ce

genre d'histoire au cinéma peut ramener dans les salles un public qui pensait qu'il n'y avait plus de films pour lui. Je pense à des gens d'une certaine culture, intéressés par un cinéma qui raconte des histoires d'une manière certes romanesque mais aussi avec profondeur et une vraie liberté...

ENTRETIEN AVEC ÉMILIE DEQUENNE



©Photo : Mazel Productions

Vous incarnez Renée Blum, la belle-fille de Léon Blum dans le film. Une femme volontaire, indépendante qui fait face à l'emprisonnement de son mari et aux épreuves endurées par son beau-père. Comment la décririez-vous ?

Ce qui m'a beaucoup intéressée, c'est l'histoire dans laquelle Renée s'inscrivait et cela relève d'ailleurs d'un choix assez personnel. Mon arrière-grand-mère s'appelait Renée et j'ai eu la chance de la connaître jusqu'à mes vingt ans. Elle m'a fait partager les récits de la guerre 39-45 et notamment tout ce que son mari, mon arrière-grand-père

Arthur Dequenne, a lui-même vécu durant cette période. C'était un résistant qui a été fait prisonnier et détenu au fort de Breendonk en Belgique... Forcément, l'histoire du film avait pour moi une résonance assez forte, au-delà de cette page de l'Histoire qu'il caresse... Et puis il y a également ce thème de la place de la femme durant la guerre et plus particulièrement les femmes de ces hommes prisonniers politiques. Alors certes, Blum ou Mandel n'étaient pas traités en détenus ordinaires et bénéficiaient même d'un vrai privilège à pouvoir être suivis par leurs proches, ce que ma grand-mère n'a jamais eu la chance de

pouvoir faire... Et puis en termes de jeu, j'ai beaucoup aimé l'évolution de mon personnage dans son rapport avec Janot, Jeanne Reichenbach...

Une relation d'ailleurs qui, dans la réalité, ne s'est jamais apaisée, Renée voyant en fait Jeanne comme une intruse...

Oui, il y a aussi dans tout cela un peu de jalousie et de compétition féminine. Et puis pour moi, Renée est une femme politique, investie dans la carrière de Blum, au contraire de Janot qui elle

n'est là que par passion amoureuse. Donc pour Renée, cette autre femme n'est qu'une distraction dont son beau-père pourrait bien se passer !

Au-delà du scénario et du roman original, de quelle manière avez-vous travaillé ce rôle ?

J'ai trouvé très peu de choses sur Renée mais ce n'était pas si grave et en fait pas très utile car en effet, le scénario de Laurent Heynemann et Luc Béraud était une formidable base de travail. Le fond du film est historique mais c'est avant tout une histoire d'amour et j'avais toute confiance en Laurent qui est très érudit sur cette période. En ce qui me concerne, il s'agissait avant tout de construire le personnage. Je savais que je ne ressemblais pas à Renée donc il me fallait travailler sur le sentiment car au final, c'est ce que le film reflétait le mieux...

Vous le disiez, le film montre de quelle manière les femmes de ces prisonniers politiques ont accompagné leur détention. C'est aussi l'époque d'une première émancipation bien avant mai 68...

Absolument, ce pendant-là de l'Histoire était très intéressant à explorer à travers l'intrigue amoureuse du film. On a oublié que ça s'est aussi passé durant cette époque terrible. J'ai des souvenirs de mes cours d'Histoire mais ce genre de détail, cette évolution de la place de la femme m'avait échappé or c'est vraiment fascinant. Le film d'ailleurs est produit par une femme exceptionnelle, Nelly Kafsky, et ce n'est pas un hasard. Nelly est une personnalité précieuse dans ce métier. La manière qu'elle a de défendre le film qu'elle décide de monter et d'y parvenir au final relève de la bravoure...

Comment s'est déroulée votre collaboration avec Elsa Zylberstein qui incarne Jeanne Reichenbach ?

J'adore Elsa. C'est une femme aussi généreuse que passionnée... Il s'agissait en fait de retrouvailles car il y a 17 ans, nous étions toutes les deux au générique d'un téléfilm en deux parties consacré à Jean Moulin réalisé par Yves Boisset. Nous n'avions fait que nous croiser brièvement sans jamais vraiment nous revoir depuis et nous avons été ravies de nous retrouver. Elsa est un vrai personnage ! Elle n'avait en fait rien à composer avec ce rôle de Janot, tant elle déborde de passion et de générosité dans la construction de ses rôles. C'est un véritable tourbillon ! Nous nous sommes beaucoup amusées même si j'avais des scrupules parfois à la bousculer comme je dois le faire dans le scénario au début du film ! Heureusement, tout cela est resté très ludique...

Et avec Hippolyte Girardot ?

Nous venions juste de tourner ensemble dans une série pour France 2 qui s'appelle «À l'intérieur» et dans lequel il interprète un directeur de clinique. J'aime beaucoup sa façon de travailler et je suis toujours étonnée de la manière dont un personnage peu déteindre sur son interprète. Dans la série, il incarne un homme d'une certaine autorité et dans JE NE RÊVE QUE DE VOUS, il est Léon Blum qui lui aussi était un homme de pouvoir. Or Hippolyte a cette prestance dans la vie... Mais durant le tournage de ce long métrage j'ai senti comme un lien affectif entre nous, sans doute parce nous jouions deux personnes de la même famille, d'autant que c'est un acteur extrêmement bienveillant et rassurant...

Parlons aussi évidemment de votre metteur en scène, Laurent Heynemann, qui signe un film historique et romantique comme on en voit peu ou plus au cinéma en France...

Il est certain que c'est un privilège d'avoir pu faire ce film au cinéma. Je travaille beaucoup pour la télévision ces derniers temps car j'ai l'impression que l'on est parfois moins libre au cinéma et que la qualité du petit écran n'a plus rien à envier au grand... Laurent a su renouer avec un cinéma qui en effet se fait rare désormais. C'est un metteur en scène qui fait en plus preuve d'une très grande tendresse avec ses acteurs et forcément, on lui fait confiance... Avec lui, les choses sont claires : on sait exactement où il souhaite aller et comme il sait aussi s'entourer d'une excellente équipe technique, on se sent rassurés sur son plateau...



©Photo : Mazel Productions

DOMINIQUE MISSIKA

«Étrange impression de découvrir sur un grand écran de cinéma l'histoire de Léon et de Jeanne Blum que j'ai écrite il y a dix ans. C'est une expérience magnifique à tous points de vue.

Tout avait commencé en 2005 quand j'avais découvert d'abord la correspondance entre Blum et son fils Robert, prisonnier de guerre en Allemagne à qui il écrivait depuis le pavillon en lisière du camp de Buchenwald où il était gardé nuit et jour par des SS. Puis, grâce à la petite-fille de Jeanne Blum, Dominique Torrès, j'avais eu entre les mains les lettres enflammées que Blum écrivait à sa maîtresse de trente ans sa cadette. Pendant trois ans, j'ai épluché les archives de Léon Blum, recueilli les confidences de ses proches, lu

sa correspondance avec ses amis, visité la maison de Jouy-en-Josas où il était mort cinq ans après son retour de Buchenwald.

Aujourd'hui, par la magie de la caméra de Laurent Heynemann, Léon Blum, c'est Hippolyte Girardot, Jeanne Blum, c'est Elsa Zylberstein, qui incarnent avec beaucoup de justesse ce couple soudé par les épreuves de la guerre. Je savais que Laurent Heynemann avait eu un coup de cœur pour mon livre, j'étais sûre qu'il ne le trahirait pas.

En transposant le récit que j'ai écrit à l'écran, Laurent Heynemann a choisi de raconter une belle histoire d'amour du point de vue de Jeanne

qui se bat pour l'homme qu'elle aime. Pour y parvenir, il adapte le récit que j'ai écrit avec sa sensibilité et livre sa propre interprétation de cette relation peu connue du public. Ce sera, j'en suis sûre, une merveilleuse porte d'entrée pour toutes celles et ceux qui auront à cœur de découvrir le destin de Léon Blum, livré par Vichy aux Allemands et sauvé par l'énergie d'une femme amoureuse de lui.»



Dominique Missika, historienne,
auteur de *Je vous promets de revenir*.
Le dernier combat de Léon Blum,
1940-1945, Éditions Robert Laffont, 2009.



©Photo : Mazel Productions

DOMINIQUE TORRÈS

Quand Nelly Kafsky, la productrice, m'a téléphoné pour me proposer de visionner le film j'étais surprise qu'elle me dise en raccrochant sur un ton gêné, voire angoissé : « pensez à apporter votre boîte de mouchoirs !... »

Bon, j'ai très vite compris et j'avoue que j'ai beaucoup pleuré !

Évidemment que je ne peux pas être une critique objective sur un film qui relate les amours de ma grand-mère ! J'ai connu une Janot enjouée mais stricte, et soudain, je dois l'imaginer vivant un

amour torride ! (d'ailleurs ses échanges de lettres quasi érotiques avec Léon Blum m'ont prise au dépourvu). Alors oui, disons que ce n'était pas Ma Janot mais c'était Janot tout de même, avec sa grande passion, qui ne s'est jamais démentie, pour Léon Blum.

Mais pour être tout à fait sincère, si j'ai été infiniment touchée en visionnant JE NE RÊVE QUE DE VOUS, c'est en découvrant le personnage de mon père, Georges Torrès. Si c'est une souffrance de ne pas connaître son père, c'en est une, encore

plus profonde, de constater, année après année, qu'il a été totalement oublié...

Alors, voir soudain, à l'écran, un Georges de quinze ans, trépidant, idéaliste, en un mot vivant, a été pour moi un immense cadeau !

Et même s'il a fallu « revivre » l'annonce de sa mort, j'ai eu l'impression qu'enfin, mon père Georges Torrès, n'avait pas donné sa vie pour rien.

Dominique Torrès

LISTE ARTISTIQUE



©Photo : Mazel Productions

Elsa ZYLBERSTEIN

Janot REICHENBACH

Hippolyte GIRARDOT

Léon BLUM

Émilie DEQUENNE

Renée, la belle-fille de BLUM

Mathilda MAY

La chanteuse Cora MADOU

Grégori DERANGÈRE

Henri REICHENBACH, mari de Janot

Thomas CHABROL

Henry TORRÈS, ex-mari de Janot

Stéphane BISSOT

Béatrice BRETTEY

et Philippe TORRETON

Pierre LAVAL

et Jérôme DESCHAMPS

Georges MANDEL

LISTE TECHNIQUE



©Photo : Mazel Productions

Réalisation Laurent HEYNEMANN
Scénario et dialogues Laurent HEYNEMANN
Luc BÉRAUD
Librement adapté de l'ouvrage *Je vous promets de revenir*
de Dominique MISSIKA
Éditions Robert Laffont
Musique originale Bruno COULAIS
Image Jean-François ROBIN
Producteur exécutif Jean-Dominique CHOUCHAN
Montage Marion MONESTIER
Décors Denis RENAULT

Costumes Edith VESPERINI
Stephan ROLLOT
Coiffure Cédric KERGUILLEC
Maquillage Sophie LANDRY
Son Laurent POIRIER
Mixage Laurent DREYER
Postproduction Christelle DIDIER
Casting Gérard MOULÉVRIER
Produit par Nelly KAFSKY
Une production MAZEL PRODUCTIONS